

lièrement la pauvreté et qu'il la fit régner avec soin dans la communauté, comme nous le verrons plus loin, il voulait que la chapelle et tout ce qui servait au culte divin fût exception; que les ornements et les vases sacrés fussent non seulement propres, mais même riches, autant que les ressources de la communauté pouvaient le permettre.

A son arrivée à La Valla, ayant trouvé l'église malpropre, il se mit lui-même à en balayer les murailles, pour faire tomber la poussière et les araignées qui les couvraient; à badigeonner certaines parties des murs, qui présentaient un aspect dégoûtant; à approprier les chandeliers, les croix, les statues des saints et tout ce qui servait d'ornement; à cirer toutes les semaines le marchepied de l'autel, et à maintenir la propreté dans la sacristie. Il remplit ce service jusqu'à ce qu'un frère fût assez formé pour s'en charger. Pour donner de la solennité aux saints offices, et nourrir la piété des fidèles, il apprit aux enfants à servir la messe, à observer les cérémonies de l'église, et, pour les processions de la Fête-Dieu, à encenser le Saint Sacrement et à jeter des fleurs avec la gravité et la modestie convenables. Pour obtenir que ces enfants fissent tout cela avec toute la piété dont ils étaient capables, il leur faisait faire une espèce de noviciat, et ne les admettait à servir à l'église que lorsqu'ils avaient mérité cette faveur par une conduite irréprochable, pendant un laps de temps déterminé.

Par respect pour Notre-Seigneur, il s'abstenait scrupuleusement de cracher dans le lieu saint; il voulut que ses frères fissent de même, et il leur en fit une règle. Il leur prescrivit pareillement de se mettre toujours en état de propreté avant d'aller à l'église, leur défendit d'y paraître sans le costume religieux, avec des sabots ou toute autre chaussure malpropre. « Le profond respect que nous devons à la personne sacrée de notre divin Sauveur, disait-il, demande que notre extérieur même soit propre quand nous avons le bonheur de paraître en sa présence; et c'est ne pas comprendre ce que nous

devons à Jésus-Christ que d'oser nous présenter devant lui avec une tenue négligée. »

Sa piété, dans la célébration de la sainte messe, était admirable; sa contenance pleine de modestie, son air pénétré, la gravité de sa démarche, son ton de voix pieux et animé, tout annonçait les sentiments dont son cœur surabondait, et l'impression profonde que faisait sur lui la sainteté de l'auguste sacrifice qu'il offrait à Dieu. Il ne manquait jamais de dire chaque jour la sainte messe, et on l'a vu dans ses voyages faire quelquefois cinq à six lieues pour se procurer cette consolation. Souvent dans ces occasions, il restait toute la matinée à jeun, parce qu'il espérait pouvoir célébrer le saint sacrifice en arrivant où il allait. Dans un voyage qu'il fit à Gap, en descendant de voiture il s'informe quelle heure il est: onze heures, lui dit-on. Aussitôt il se dirige du côté de la cathédrale, où il demande à dire la sainte messe. Après son action de grâces, rejoignant son compagnon, il s'écrie: « Quelle faveur le bon Dieu m'a faite aujourd'hui! Je ne m'attendais pas à avoir le bonheur de monter au saint autel, bien que je le désirasse beaucoup. » Une autre fois, arrivant à Bourg-Saint-Andéol, sans espérance de pouvoir offrir le saint sacrifice, parce qu'il n'avait pas son *Celebret*, la Providence permit qu'il rencontrât dans cette ville un ecclésiastique de sa connaissance, ce qui lui procura la consolation de dire la sainte messe. Après l'action de grâces, étant allé remercier l'ecclésiastique: « Ah! Monsieur, lui dit-il, je vous dois une faveur que je n'oublierai jamais. » « Il prononça ces paroles avec tant de foi et de piété, dit l'ecclésiastique qui rapporte ce fait, qu'elles produisirent sur moi une impression que vingt ans n'ont pu effacer. »

On ne sera pas étonné, après cela, qu'il ait tant recommandé à ses frères l'assistance à la sainte messe et la communion fréquente. « La perte que vous faites, leur disait-il, en manquant la sainte messe ou la communion, est une perte irréparable, une perte infinie, et dont vous ne pourriez vous

consoler, si vous compreniez les biens immenses que renferme l'Eucharistie. Quand votre confesseur vous a permis la communion, vous ne devez jamais la laisser, excepté le cas où vous auriez eu le malheur de commettre un péché mortel ou que vous croyez tel. Manquer la communion, sous prétexte qu'on ne se sent pas assez disposé, qu'on n'a pas de dévotion sensible, que l'on s'est un peu négligé ou qu'on a fait quelques fautes légères, c'est une illusion, c'est réparer une faute par une plus grande. »

Un jour, il demanda à un ancien frère pourquoi il manquait si facilement la communion du jeudi. « C'est, répondit le frère, parce que je suis trop imparfait, et trop rempli de défauts. — Mon cher ami, lui dit le Père, c'est précisément parce que vous êtes imparfait et tout plein de défauts que je voudrais vous voir communier souvent ; car le sacrement de l'Eucharistie est le moyen le plus efficace pour corriger vos défauts et pour vous retirer de cet état de tiédeur dans lequel vous êtes. Jésus-Christ ne dit pas : Venez à moi, vous qui êtes parfaits ; mais venez à moi, vous qui souffrez, vous qui êtes dans la peine, dans les combats, vous qui êtes accablés sous le poids de vos imperfections, et je vous soulagerai. Ce n'est pas en s'éloignant de la communion que l'on corrige ses défauts, qu'on devient pieux et que l'on acquiert les vertus, mais en s'approchant souvent du divin Sauveur. — Mais, répliqua le frère, je ne retire aucun fruit de la communion. — La communion, répartit le Père, n'est jamais sans fruit, quand l'on est exempt de fautes mortelles ; car ce sacrement opère de deux manières : par lui-même, *ex opere operato* ; et par les dispositions que l'on apporte à sa réception, *ex opere operantis*. Il ne faut pas vous imaginer que vous ne retirez aucun fruit de la communion, parce que vous n'apercevez pas les progrès que vous faites dans la vertu : la communion sert du moins à vous conserver en état de grâce, ce qui n'est pas peu de chose. Pensez-vous que la nourriture que vous donnez à votre corps lui soit inutile, parce que vos

forces et votre santé n'augmentent pas ? Non, sans doute, car elle sert à réparer les pertes journalières, et à conserver ce que vous avez de forces et de santé. Plusieurs se plaignent à tort qu'ils ne retirent aucun fruit des sacrements. Combattre les tentations, se préserver du péché mortel, persévérer dans son saint état, remplir passablement son emploi, être fidèle à ses exercices de piété, gémir de se voir si imparfait, ce sont là tout autant de fruits des sacrements ; et c'est être ingrat que de les méconnaître, et de n'en pas témoigner sa reconnaissance à Jésus-Christ. Que manque-t-il à de pareils religieux pour faire de grands progrès dans la vertu et pour acquérir toute la perfection que Dieu demande d'eux ? Un peu plus de soins et d'efforts pour bien prier, un peu plus de ponctualité pour les observances de la règle, un peu plus de dévouement à leur emploi, un peu plus d'amour pour Jésus-Christ, un peu plus de zèle pour le faire connaître et aimer. Or, le moyen le plus efficace pour obtenir le peu qui leur manque dans toutes ces choses, c'est l'assistance à la messe avec une grande piété, c'est la méditation des mystères et de la vie de Notre-Seigneur, c'est la fréquente communion ; car, ne l'oublions pas, nous avons tout en Jésus-Christ, et nous n'avons rien sans Jésus-Christ. »

Comme un autre frère s'excusait d'avoir manqué sa communion du jeudi, par la raison qu'il était trop tenté, le Père lui dit : « Vous éloigner de la communion parce que vous êtes tenté, c'est céder sans résistance la victoire au démon, qui ne vous tente si violemment que pour vous faire laisser la communion, parce qu'il sait par expérience qu'il fait tomber dans le péché mortel ceux qui se privent de cette nourriture divine, qui est un remède souverain contre le péché. N'avez-vous pas remarqué que le démon vous remplit l'esprit de mauvaises pensées, qu'il vous poursuit sans relâche la veille des jours de communion, et qu'il vous laisse tranquille dès qu'il vous a fait prendre la résolution de ne pas la faire ? Pourquoi en agit-il ainsi ? Parce qu'il hait extrêmement la

sainte communion, et il la hait, parce qu'il connaît les grands biens qu'elle nous procure, parce qu'il sait qu'elle est l'antidote du péché. Le moyen le plus court pour triompher des tentations et pour les faire cesser, c'est donc de vous approcher souvent de Jésus-Christ. »

Mais ce qui affligeait le plus le pieux Fondateur, c'était de voir manquer la communion ou la sainte messe par indévotion, par indifférence, par défaut de zèle pour sa perfection ou pour cause de voyages et de visites non nécessaires. Cent fois il s'est élevé contre cet abus, et toujours avec une énergie et une force qui marquaient, et le tendre amour qu'il avait pour Jésus-Christ, et la douleur profonde qu'il éprouvait quand il voyait les frères s'éloigner de Celui qui est la source de toutes les grâces.

Enfin, c'est encore l'amour qu'il avait pour Jésus-Christ qui lui inspirait ce zèle ardent de procurer sa gloire et qui le portait à exhorter, à engager ses frères, en toutes occasions, à étudier ce divin Sauveur, à le faire connaître et à le faire aimer. Dans ses instructions, il revenait toujours sur ce sujet. « Faire connaître Jésus-Christ, faire aimer Jésus-Christ, répétait-il sans cesse, voilà la fin de votre vocation et le but de l'institut. Si nous ne remplissons pas ce but, notre congrégation serait inutile, et Dieu lui retirerait sa protection. Revenez donc sur les mystères et sur la vie de Notre-Seigneur ; parlez souvent à vos enfants de ses vertus, de ses souffrances, de l'amour qu'il leur a témoigné en mourant sur la croix, et des trésors de grâces qu'il leur a laissés dans les sacrements. La science de la religion consiste toute à connaître Jésus-Christ : bien plus, c'est en lui que consiste la vie éternelle, et les saints dans le ciel ne sont occupés qu'à étudier, contempler et aimer Jésus-Christ qui est leur béatitude. La connaissance de Notre-Seigneur doit donc être le but de tous vos catéchismes, et vous n'en devez faire aucun sans parler de ce divin Maître. Plus vous le ferez connaître, plus vous le ferez aimer, plus vous affaiblirez le règne du

péché, plus vous établirez celui de la vertu, plus vous assurerez le salut de vos enfants. »

Dans une foule de lettres, il leur fait les mêmes recommandations, les engageant à rappeler sans cesse aux enfants combien Jésus-Christ les a aimés et combien, par conséquent, ils étaient obligés de l'aimer.

CHAPITRE SEPTIÈME

Sa dévotion à la sainte Vierge.

On peut dire que notre bien-aimé Père avait sucé cette dévotion avec le lait, car sa mère et sa pieuse tante, toutes les deux très dévotes à la sainte Vierge, s'étaient appliquées à lui inspirer cette précieuse dévotion et l'avaient établie doucement dans son cœur dès sa plus tendre enfance. Pendant sa jeunesse et tant qu'il fut au sein de sa famille, il s'était contenté, pour honorer Marie, de réciter quelques courtes prières qu'on lui avait apprises ; mais lorsqu'il eut pris la résolution d'embrasser l'état ecclésiastique et quand il fut dans les séminaires, sa piété envers la Mère de Dieu augmenta sensiblement, et il s'imposa un grand nombre de pratiques pour mériter sa protection et pour lui témoigner sa tendre affection. Il prit alors la résolution de dire tous les jours le chapelet, résolution qu'il a gardée toute sa vie avec la plus grande fidélité. Il aimait aussi à faire à Marie de fréquentes visites, et c'est dans ses longs entretiens avec elle, aux pieds de ses autels, qu'il comprit que Dieu voulait le